

Le Precieux Sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ

LA croyance à la rémission du péché par la vertu du sang a toujours été intimement liée à celle d'un Rédempteur divin. Après la chute de l'homme, cette pensée, ou plutôt ce sentiment, qui ne pouvait venir que de Dieu, se grave profondément dans le cœur de tous les enfants d'un père coupable, et il se montre dans leurs pratiques religieuses. Chez tous les peuples, sous toutes les latitudes et dans toutes les religions, nous trouvons le dogme et l'usage des sacrifices sanglants. Ce fut d'abord le sang des animaux que le sacrificeur répandit : et de préférence il choisissait, comme victimes plus agréables à la divinité, ceux des animaux qui se rapprochaient le plus de l'homme par la domesticité et par d'utiles services. Mais, lorsque les crimes étaient plus grands, les besoins plus pressants et les craintes plus alarmantes, au lieu du sang vil des animaux, on répandait celui de l'homme. Le Grec, aux mœurs douces et polies, et le Romain, à la civilisation sage et éclairée, pratiquaient ces atroces sacrifices, non moins que le Scythe barbare et le noir Ethiopien. C'est que, gémissant sous le poids d'une immense malédiction, le genre humain demandait au Ciel son salut, et il n'espérait l'obtenir que par l'effusion du sang.

Mais qui ne découvre ici comme les premiers linéaments d'une figure prophétique du grand sacrifice du Calvaire ?

Lorsque Dieu se choisit un peuple, il lui prescrivit un culte qui, à l'exception des victimes humaines, conserva les autres sacrifices et consacra l'effusion du sang. Le premier de ces sacrifices, dans l'ordre des temps et dans la solennité de la célébration, était celui de l'agneau pascal. Ce sacrifice se renouvelait chaque année en mémoire de la délivrance du peuple juif. Alors tout Israélite dût marquer du sang de cet agneau la porte de sa maison, et quand l'ange vint frapper de mort tous les premiers-nés de l'Egypte, son glaive s'arrêta de-